

## Prologue

J'ai onze ou douze ans, je ne sais plus très bien au juste. Ma mémoire ne s'accroche plus à ces filaments du temps comme il le faudrait, mais devient fugitive, tel un vent furieux balayant la plaine rase de mon existence.

Un corps maigre et dégingandé, des yeux noirs qui mangent presque tout mon visage et du coup paraissent immenses. Je pense souvent « Comme tu es laide, Julie ! » mais bien entendu je fais semblant d'aimer mon image, coquette comme les filles de mon âge, un bracelet par-ci, une bague par-là, un collier qui pendouille sur mon maigre décolleté, cachant difficilement mon absence de poitrine.

Pourtant, au tréfonds de moi, je déteste l'image que je renvoie aux autres.

Ce soir, c'est l'anniversaire de maman ; elle tiendra le devant de la scène comme à son habitude, riant trop fort et buvant sec, sous l'œil effaré de mon père.

Je me suis réfugiée dans sa chambre, me faisant

toute petite afin de passer inaperçue ; j'ai ouvert son armoire et sorti toutes ses robes, plus splendides les unes que les autres. Bruissement de la soie, douceur sur ma peau. J'en choisis une au hasard, la bleue pervenche avec un liseré blanc autour du col ; je l'ai plaquée sur mon corps maigrichon tout en jambes et ma poitrine plate comme une planche à pain, puis je me suis juchée sur des sandales jaunes à talons, époustouflantes, celles que maman met habituellement pour sortir dans les grandes occasions. J'ai fouillé dans sa trousse à maquillage. Mascara noir, rouge à lèvres fuchsia me donnent l'air d'une madone émancipée.

Et je songe aussitôt, tout en me contemplant dans le miroir :

« Moche et ridicule ! Tu ne lui arriveras jamais à la cheville ! »

En bas, ça bavarde et ça rit à gorges déployées, les rires montent en cascade jusqu'à l'étage.

Amusante, la façon dont les adultes se jouent la comédie du bonheur, alors qu'au fond d'eux-mêmes rien ne va plus.

Ce sont tous d'excellents acteurs, j'en ai l'absolue certitude.

J'ouvre la fenêtre en grand sur l'été bruissant de toutes ses cigales, et la touffeur de l'air me saute aussitôt au visage, prête à me dévorer toute crue.

Je me penche par la fenêtre, curieuse du vide,

attirée par lui. Ma tête tourne, mes jambes sont toutes molles. Je suis au bord de l'évanouissement.

Je ne suis qu'au premier étage mais si je saute, vais-je mourir ? Je m'imagine ensanglantée, gisant sur une civière, maman orpheline de moi, éplorée, tendant ses jolis bras. Mais bien entendu, cela n'arrivera pas. C'est de l'ordre du fantasme pur. Maman ne pleure jamais, en tout les cas pas pour moi ni à cause de moi. Elle dit qu'elle m'adore mais je n'en suis jamais certaine à cent pour cent.

Alors je tends un fil imaginaire de la fenêtre jusqu'au murier-platane qui lève des branches implorantes vers moi, depuis le fond du jardin.

Plusieurs minutes pour me transformer en funambule, moi la petite-fille maladroite et timide qui n'intéresse personne véritablement, et que tout le monde fait semblant d'aimer, en particulier ma mère.

Je marche en pensée sur le fil qui me conduit vers une pseudo liberté. Belle illusion !

En équilibre je vacille, tandis que le vide s'ouvre au-dessous de moi, abyssal. Je trouve cet exercice amusant au possible et en même temps, pas drôle du tout. C'est l'image de ma jeune vie, en déséquilibre permanent. Comment puis-je marcher droit devant moi et faire au mieux sans risquer de chuter, sans m'abîmer le cœur, qui est si fragile ?

Cette question, à cet instant précis de ma vie, me semble malheureusement sans réponse.

## **Julie**

### **Mai 2010**

Cela fait un grand mois que je pèse le pour et le contre, et que j'hésite quant à la voie que je m'apprête à choisir envers et contre tout.

Trente longues et terribles journées, au cours desquelles je lutte, afin de prendre la décision qui va engager tout le reste de mon existence. J'ai trente-huit ans et je ne doute pas un seul instant que ce soit le bon moment. Partir, couper ce cordon ombilical si mal tranché jusque-là, si ancien, recommencer une nouvelle existence, avec d'autres gens, faire de nouvelles rencontres, surtout depuis ma séparation, se créer un nouvel avenir, un horizon enfin dégagé.

Gérald et moi vivions ensemble depuis bientôt dix ans lorsque c'est arrivé.

Nous nous étions rencontrés au cours d'un cocktail entre collègues, lorsqu'il travaillait pour une succursale de ma boîte de marketing à Toulouse.

Je l'ai remarqué sur le champ, car il émergeait d'un

groupe de joyeux drilles qui ne semblait soudé que pour faire la fête et paraissait s'ennuyer ferme au moment où il a tourné les yeux vers moi, sans doute sous le poids insistant de mon regard. J'ai aussitôt détourné les yeux, gênée. Cela n'a jamais été dans mes habitudes de draguer ouvertement, et quand il m'a abordée franchement, sans complexe, j'ai rougi d'embarras.

— Bonjour, c'est comment votre petit nom ?

— Julie.

— Et bien Julie, je vous trouve bien jolie !

Et il a ri de sa rime, tout fier, sans doute dans le but d'exhiber ses belles dents blanches bien rangées d'acteur à la Jean Dujardin. Nous ne nous sommes pas quittés de la soirée, et la semaine suivante nous avons couché ensemble.

Un mois plus tard, nous emménagions. Ou plutôt il est venu s'installer chez moi, comme si c'était tout naturel. Deux grosses valises sur mon perron, et un bel homme souriant et sûr de lui, de son charisme naturel et de son charme ravageur.

Je n'y ai vu aucun inconvénient sur le moment, bien au contraire, car ma vie de célibataire commençait à me peser. Mes amies étaient toutes en couple, parfois avec des bébés. Je les enviais secrètement et je bêtifiais en faisant « guiliguilis » à des bambins baveux, au grand dam de mon entourage, qui commençait à trouver cela gênant pour une femme

de mon âge.

Bref, je devenais gâteuse à trente ans à peine.

Je me suis donc jetée sur Gérald comme sur une proie d'autant plus alléchante qu'elle était inattendue. Du reste, il plaisait aux femmes, ainsi que je pus le constater rapidement, en respirant les divers parfums qu'il véhiculait sur ses vêtements, sans même s'en cacher, et sans l'once du moindre regret. Quand je le lui reprochais en pleurant - je pleurnichais facilement à l'époque - il haussait ses larges épaules, dédaigneux et grand prince, me jetant, tel un os à un chien.

— Je t'ai choisie, toi, alors de quoi te plains-tu ?

Réflexion qui avait le don de me faire piquer des crises de rage mémorables. Mon cher et tendre s'enfermait alors à double tour dans son bureau, qu'il considérait comme sa tour d'ivoire, jusqu'à ce que je le supplie de m'ouvrir, moi, la misérable odalisque qui osait contrarier son sultan ! Ce n'est qu'à la nuit tombée qu'il daignait réapparaître, drapé dans un ressentiment d'homme outragé. A la suite de quoi, je finissais toujours par demander pardon, un comble, me direz-vous, puisque c'était moi l'offensée !

Avais-je conscience, à l'époque, de la toxicité de cette relation, folle amoureuse que j'étais ? Mais l'amour est aveugle, dit-on ! Bref, à trente-cinq ans, je commençai à m'impatienter.

Je voulais un enfant du volage Gérald, j'en rêvais

la nuit, mes yeux s'humidifiaient lorsque j'y pensais, ma gorge se serrait jusqu'à m'étrangler quand je voulais en parler. Et croyez-moi, j'y pensais tous les jours, ou presque. Lorsque ma voix se parsemait de trémolos, vous pouviez être sûr que les larmes n'étaient pas loin.

Cela commença, bien entendu, à rendre Gérard agressif et impatient à mon égard. Car lui, vous l'avez deviné, ne voulait pas d'enfant. Pas question qu'un morveux aux mains sales s'accroche à son pantalon impeccable aux plis parfaits. Hors de question d'être réveillé la nuit par les pleurs d'un nourrisson affamé, ni d'être contraint de changer des couches sales.

Trop dégradant pour monsieur !

Et puis, répétait-il avec un semblant de cruauté, je commençais à être trop vieille.

— Comment ça, trop vieille ? On est trop vieille pour enfanter à quel âge, selon tes critères ?

— Précisément à ton âge ! Tu as trente-cinq ans, ce n'est pas très jeune pour devenir maman pour la première fois, non ?

— La faute à qui ? avais-je argué, hargneuse. Tu ne veux pas de gamin, on aurait pu en faire un plus tôt, vu qu'on est ensemble depuis cinq ans...

— Non, et ne t'avise surtout pas de m'en faire un dans le dos, si tu vois ce que je veux dire...

Je voyais parfaitement. L'idée m'était venue à l'esprit, à dire vrai, et Gérard devait lire en moi

comme dans un livre ouvert ; j'étais quasiment transparente. Je me suis mise à pleurer, et mon homme a filé en claquant la porte, une fois de plus d'un air outragé. J'ai donc passé une soirée à me morfondre, persuadée d'être vieille, moche, toute juste bonne à être abandonnée à mon triste sort.

Que faire ? Je fis donc mine d'oublier notre point de discorde, et Gérard, bon prince, consentit ne plus y songer de son côté. Le sujet était clos. Il continuait à me tromper allégrement, bien entendu, mais je faisais l'autruche. Le côté pratique. Surtout éviter d'ouvrir les yeux sur sa vraie nature, au risque de tout faire capoter.

Ma meilleure amie, Sandra, m'en toucha cependant un mot, mine de rien, au cours de l'une de nos après-midi shopping, qui se finissaient inmanquablement autour d'un thé noir fort et brûlant, accompagné de petits gâteaux enrobés de sucre glace. Sandra, une belle et grande fille dont j'admirais l'assurance ; elle et ses sourcils parfaitement dessinés, sa bouche rouge cerise et ses vêtements dernier cri.

— Tu sais que ce fourbe de Gérard te trompe ? On l'a vu hier soir avec une blonde décolorée au restaurant, il ne s'en cache même pas, c'est un comble !

— Ah bon et bien ce n'était pas moi puisque je suis châtain clair, mais peut-être que j'avais une perruque, ce soir-là ?